

Lectures | **Reading**
de | ***La Nouvelle***
La Nouvelle | ***Héloïse***
Héloïse | **Today**

publié sous
la direction de

edited
by

Ourida Mostefai

Pensée libre, n° 4

Association nord-américaine des études Jean-Jacques Rousseau
North American Association for the Study of Jean-Jacques Rousseau

Ottawa 1993

**CANADIAN CATALOGUING IN
PUBLICATION DATA**

**DONNÉES DE CATALOGAGE
AVANT LA PUBLICATION (CANADA)**

Main entry undert title:

Vedette principale au titre:

Lectures de la Nouvelle Héloïse =
Reading La Nouvelle Héloïse today

Lectures de la Nouvelle Héloïse =
Reading La Nouvelle Héloïse today

(Pensée libre ; no. 4)
Text in French and English.
Includes bibliographical references.
ISBN 0-9693132-3-3

(Pensée libre ; no. 4)
Texte en français et en anglais.
Comprend des références
bibliographiques.
ISBN 0-9693132-3-3

1. Rousseau, Jean-Jacques, 1712-1778.
Nouvelle Héloïse. I. Mostefai, Ourida
II. North American Association for the
Study of Jean-Jacques Rousseau. III.
Title: Reading La Nouvelle Héloïse
today. IV. Series.

1. Rousseau, Jean-Jacques, 1712-1778.
Nouvelle Héloïse. I. Mostefai, Ourida
II. Association nord-américaine des
études Jean-Jacques Rousseau. III. Titre:
Reading La Nouvelle Héloïse today. IV.
Collection.

PQ2039.L43 1993
848'.509 C94-900020-5E

PQ2039.L43 1993
848'.509 C94-900020-5F

Ouvrage publié grâce au concours de l'Association nord-américaine des études Jean-Jacques Rousseau, grâce à une subvention des Services Culturels français de Boston, et grâce à l'aide de la Faculté des Arts et des Sciences de Boston College.

The publication of this volume was made possible by the cooperation of the North American Association for the Study of Jean-Jacques Rousseau, by a grant from the French Cultural Services in Boston and by the support of the Graduate School of Arts and Sciences at Boston College.

© Association nord-américaine des études Jean-Jacques Rousseau / North American Association for the Study of Jean-Jacques Rousseau, 1993.

ISBN 0-9693132-3-3

Collection « Pensée libre » dirigée par Guy Lafrance.
Revision de textes, typographie et mise-en-page par Daniel Woolford.

Pensée libre series editor: Guy Lafrance.
Text editing, typesetting and layout by Daniel Woolford.

Imprimé au Canada
Printed in Canada

JEAN-JACQUES, SAINT-PREUX ET WOLMAR :

ASPECTS DE LA RELATION PÉDAGOGIQUE

Depuis l'époque où, jeune encore, il rêvait de « servir de Gouverneur a des jeunes gens de qualité¹ », le discours pédagogique de Rousseau s'est trouvé lié à une triple incompétence. En premier lieu, l'incompétence du précepteur : le *Mémoire à M. de Mably* s'explique en grande partie par l'impuissance de Jean-Jacques à contenir la turbulence des deux enfants qu'il est chargé d'instruire. En second lieu, l'incompétence de l'amant : on sait comment Rousseau a renoncé à séduire Mme d'Houdetot pour jouer, auprès d'elle, le rôle d'un professeur de sagesse; adressées à Sophie, les Lettres morales constituent la première version de la Profession de foi du vicaire savoyard. Enfin, l'incompétence du père de famille : nous ne pouvons exclure que Rousseau n'ait écrit *Émile* pour compenser la perte de ses enfants, comme le veut William H. Blanchard;² dans le traité d'éducation, celui qui dit « je » s'identifie à un « gouverneur » qui se comporte comme le vrai père de son élève.

Cette triple incompétence nourrit tout aussi bien la réflexion pédagogique dans *La Nouvelle Héloïse*, et influence la création des personnages.

Reprenons dans l'ordre les trois aspects évoqués. Chez M. de Mably, Jean-Jacques avait subi assez de déboires pour se convaincre que l'aptitude à éduquer lui faisait cruellement défaut³. Dans *La Nouvelle Héloïse*, Saint-Preux est témoin d'un fait prodigieux pour quiconque a pris la peine d'observer des enfants : Julie met fin à une dispute entre ses enfants en confisquant le jouet qui a causé le litige⁴. Cette espèce de miracle est relaté dans la lettre (V,3) où Julie expose

-
1. « Lettre à Isaac Rousseau », fin de l'automne 1735, dans *Correspondance complète de Jean-Jacques Rousseau*, édit. R.A. Leigh, t. I, n° 11, p. 30.
 2. William H. Blanchard, *Rousseau and the spirit of revolt : a psychological study*, Ann Arbor, University of Michigan Press, 1967, p. 147.
 3. *Confessions*, VI, dans *Œuvres complètes*, publiées sous la direction de Bernard Gagnebin et Marcel Raymond, Paris, édit. la Pléiade, t. I, p. 267.
 4. *La Nouvelle Héloïse*, V, 3, dans *O.C.*, t. II, p. 560.

à Saint-Preux le système d'éducation qu'elle a mis au point avec l'aide de Wolmar. La scène est racontée à Milord Édouard par l'ex-amant de Julie, lequel, plus tard, mettra par écrit le programme de Wolmar, en y ajoutant des réflexions de son cru;⁵ de même, le *Mémoire* de 1740 résultait de la confrontation des idées de Rousseau avec celles du grand-prévôt de Lyon et de son frère, l'abbé de Mably⁶.

La notion d'autorité occupe la même place centrale dans la lettre (V,3) de *La Nouvelle Héloïse* que dans le *Mémoire à M. de Mably*. « Je crois Monsr », lisons-nous dans le *Mémoire*, « qu'il vous est tout manifeste qu'un homme qui n'a sur des Enfants des droits de nulle espèce soit pour rendre ses instructions aimables soit pour leur donner du poids ne prendra jamais d'ascendant sur des esprits qui dans le fond [...] réglient toujours à certain age leurs opérations sur les impressions des sens⁷ ». En conséquence, Rousseau demandait à M. de Mably de lui accorder pleine autorité sur ses fils; il lui prescrivait au surplus certaines conduites et imaginait des mises en scène propres à décourager les vellétés de rébellion. Saint-Preux, pour sa part, fait remarquer à Julie qu'elle ne saurait trop veiller à ce que ses enfants cèdent à ses volontés. « Si vous les livrez à eux-mêmes dès leur enfance, à quel âge attendrez-vous d'eux de la docilité? Quand vous n'auriez rien à leur apprendre, il faudrait leur apprendre à vous obeir⁸ ». Point de vue partagé par Mme de Wolmar, qui attribue au manque d'autorité l'habitude prise par certains parents de confier leur progéniture à des étrangers a priori incapables de les remplacer : comment « esperer d'un Precepteur plus de patience et de douceur que n'en peut avoir un pere⁹ »?

Un des moyens employés par Julie pour prévenir les débordements est d'empêcher ses enfants d'accaparer l'attention des adultes. En leur témoignant trop d'intérêt, on les incite à sortir de leur place; s'ils se croient le centre du monde, adieu l'obéissance! Mme de Wolmar expose comment le comportement irréflecti de certaines personnes l'a forcée à intervenir :

Un jour qu'il nous étoit venu du monde, étant allé donner quelques ordres, je vis en rentrant quatre ou cinq grands nigauds occupés à jouer avec (mon fils),

5. *La Nouvelle Héloïse*, V, 8, dans O.C., t. II, p. 612.

6. *Mémoire présenté à M. de M(ably) sur l'éducation de M. son fils*, dans O.C., t. IV, p. 7.

7. *Idem*, p. 4.

8. *La Nouvelle Héloïse*, V, 3, dans O.C., t. II, p. 561.

9. *Idem*, p. 562.

et s'apprêtant à me raconter d'un air d'emphase je ne sais combien de gentilleses qu'ils venoient d'entendre, et dont ils sembloient tout émerveillés. Messieurs, leur dis-je assés froidement, je ne doute pas que vous ne sachiez faire dire à des marionettes de fort jolies choses : mais j'espere qu'un jour mes enfans seront hommes, qu'ils agiront et parleront d'eux-mêmes, et alors j'apprendrai toujours dans la joye de mon cœur tout ce qu'ils auront dit et fait de bien¹⁰.

Bien qu'il ne s'agisse pas d'une scène préméditée semblable à celles que Rousseau a imaginées dans le *Mémoire à M. de Mably* et dans *Émile*, l'incident permet à Julie de raffermir son autorité : c'est à elle, et non pas aux étrangers, à distribuer la louange et le blâme. Elle seule peut le faire à bon escient et de la manière qui convient, et c'est à son opinion à elle que ses enfans doivent attacher du prix.

Si le problème de l'autorité n'a cessé de hanter Jean-Jacques depuis ses premières expériences pédagogiques, la lettre (V,3) le présente sous un jour radicalement nouveau. Le *Mémoire à M. de Mably* mentionnait déjà l'existence d'« un plan d'éducation bien différente de celle qui est en usage », d'un plan que Jean-Jacques avait « formé » sans oser le « proposer » parce qu'il était trop ouvertement contraire « et aux idées receuës et aux coutumes établies¹¹ ». Le contexte montre qu'il pourrait s'agir de l'éducation négative, puisque le *Mémoire* s'en prenait à l'habitude de charger la mémoire des enfans de notions superfétatoires et de toute façon hors de leur portée, comme les idées relatives à la religion. Avant les pages d'*Émile* consacrées au même sujet, la lettre (V,3) de Saint-Preux à Milord Édouard développe le non-dit du *Mémoire*, — le débat porte sur un système d'éducation que Rousseau avait mis au point dans ses grandes lignes dès 1740.

Il convient de rappeler que l'éducation négative ne consiste pas seulement dans la suppression du savoir livresque; elle change la nature de l'autorité, et de ce fait transforme la relation pédagogique. Paradoxalement, Rousseau renforce l'ascendant du pédagogue tout en réduisant ses possibilités d'action. Jean-Jacques avait échoué auprès des enfans de M. de Mably dans la mesure où le but traditionnellement assigné à l'éducation, soit de réaliser un idéal humain conçu dans l'abstrait, est parfaitement utopique. On attend tout de l'éducation, c'est pourquoi ses résultats déçoivent. Elle réussit si l'on n'en attend rien : voilà l'essentiel du message.

10. *Idem*, p. 575.

11. *Mémoire à M. de Mably*, dans *O.C.*, t. IV, p. 9.

Au cours de la discussion avec Julie, Saint-Preux a d'abord soutenu le point de vue que Rousseau s'emploie à combattre : « [...] former un parfait modèle de l'homme raisonnable et de l'honnête homme; puis rapprocher chaque enfant de ce modèle par la force de l'éducation¹² [...] ». Wolmar se récrie : on ne saurait, à son avis, corriger la nature. Et de rappeler cette vérité élémentaire, mais universellement oubliée, que les caractères diffèrent d'un individu à l'autre. Deux chiens de la même portée, élevés ensemble, « nourris et traités de même », ont des comportements opposés. « La seule différence des tempéramens a produit en eux celle des caractères, comme la seule différence de l'organisation intérieure produit en nous celle des esprits¹³ [...] ».

« Heureux les bien nés, mon aimable ami! », renchérit Julie en amorçant l'exposé de sa méthode¹⁴. On ne peut éduquer un enfant que s'il est éduicable; autrement dit, on peut tirer parti de ses dispositions, mais non lui inculquer celles qu'il n'a pas. Cet aspect de l'éducation naturelle ou négative ne reçoit pas toujours de la part des critiques toute l'attention qu'il mérite. Pourtant, nombreux sont les textes qui font dépendre le succès de l'éducation du bon vouloir de l'élève autant que de l'habileté du maître¹⁵. Ce point de vue a pour Rousseau l'avantage de justifier l'échec de ses expériences pédagogiques, que ce soit avec les enfants de M. de Mably, ou avec le fils de Mme Dupin, lequel lui avait donné tant de fil à retordre, qu'il ne s'en serait « pas chargé huit autres jours de plus », suivant son propre aveu, « quand Made Dupin se seroit donnée à [lui] pour récompense¹⁶ ». Chacun est bon à quelque chose, pourvu que la société demande autre chose à chacun : l'oubli de cette règle explique que bien des fils de famille, au XVIII^e siècle, ont trompé les espoirs de leurs proches.

C'est donc Julie qui est chargée de la première éducation de ses enfants, et elle les élève en tenant compte de leurs tendances innées et de leur âge¹⁷. Je ne puis m'empêcher de noter que Mme de Wolmar s'occupe de deux garçons comme l'avait fait Jean-Jacques chez M. de Mably — de deux garçons qui ont à peu près le même âge que Condillac et Sainte-Marie (Henriette est présente dans la chambre de Julie, mais

12. *La Nouvelle Héloïse*, V, 3, dans *O.C.*, t. II, p. 226.

13. *Idem*, p. 565.

14. *Idem*, p. 568.

15. Voir, par exemple, *Émile*, I, dans *O.C.*, t. IV, p. 266-267.

16. *Confessions*, VII, dans *O.C.*, t. I, p. 293.

17. *La Nouvelle Héloïse*, V, 3, dans *O.C.*, t. II, p. 562.

il ne sera guère question d'elle dans la conversation). Ce qui renforce le caractère autobiographique de la lettre (V,3), c'est qu'un seul des deux enfants de Julie — Marcellin — est nommé, de même que, dans le *Mémoire*, Sainte-Marie, à l'exclusion de son frère. Julie dit « mon fils » à deux ou trois reprises dans un discours où il est cependant question de ses deux enfants;¹⁸ pareillement, Rousseau employait l'expression « Mr votre fils¹⁹ » pour désigner Sainte-Marie tout en négligeant le cadet. Analogies purement formelles, mais qui n'en sont pas moins significatives.

En revanche, les deux expériences, la réelle et l'imaginaire, s'opposent au niveau de leur succès. Julie règne d'une façon absolue sur ses enfants. Aux yeux de Saint-Preux, la conjoncture tient du miracle. N'a-t-il pas l'impression que Mme de Wolmar laisse les choses aller leur train²⁰? Mais Saint-Preux se trompe : Julie fait beaucoup en n'intervenant pas. Politique difficile à mener, car elle va à l'encontre de l'amour maternel.

Julie évite de s'écouter comme le font la plupart des autres mères. Ce n'est pas elle qui accourt dès qu'un de ses fils l'appelle, comme si elle était à ses ordres. Quand elle décide de venir à son aide, elle lui montre qu'elle agit « par pitié » plutôt que « par devoir²¹ ».

Oui, Saint-Preux a tort. Si miracle il y a, c'est l'éducation naturelle qui le permet — naturelle par rapport à l'enfant, sinon par rapport à la mère. En refusant d'obtempérer à ses caprices, les parents font sentir au jeune être le poids de son impuissance. Hormis les cas où sa vie ou sa santé sont en danger, l'enfant reste essentiellement livré à lui-même, il doit supporter les inconvénients de sa faiblesse. La méthode consiste à le maintenir dans un état proche de l'état de nature, où il ne peut compter que sur ses propres ressources, et sur la bonne volonté des adultes : même protégé par ses parents, il se sait à leur merci.

Julie veut que ses fils subissent « la dure loi de la nécessité » : transposée dans le monde humain, cette loi n'est rien d'autre que la loi du plus fort. En s'emparant du tambour avec lequel jouait le fils aîné de Julie pour punir celui-ci de l'avoir arraché au cadet, Fanchon, la

18. Ainsi : « Mais si j'admire les reparties de mon fils, au moins je les admire en secret [...] » (*op. cit.*, p. 575); « [...] mon fils ne sera pas toujours enfant [...] » (p. 577).

19. *Mémoire à M. de Mably*, dans *O. C.*, t. IV, p. 6, 7, 9, 18...

20. *La Nouvelle Héloïse*, V, 3, dans *O. C.*, t. II, p. 561.

21. *Idem*, p. 569.

gouvernante, ne craint pas de proclamer : « Ne suis-je pas la plus forte?²² ». C'est ainsi que, sans avoir l'air d'y toucher, l'éducation négative règle le problème de la désobéissance. On appliquera à la relation parents-enfants l'observation de Kavanagh, par ailleurs vérifiable dans les autres situations de la vie à Clarens : « What presents itself as an abolition of authority and a resulting fulfillment of unmediated desire is in fact always dependant on the intervention of a hidden yet absolute principle of authority²³ ».

Insistons sur le fait que l'autorité absolue ne confère pas un pouvoir sans bornes. Elle rencontre précisément les limites que lui assigne la nature. Par exemple, il ne dépend pas des parents que leurs enfants se laissent convaincre par des arguments, qu'ils se soumettent à des préceptes. D'où les réticences de Saint-Preux objectant à Julie que ses fils ne lui désobéissent pas parce qu'elle ne leur commande rien²⁴. Mais nul ne peut réussir ce que la nature interdit : Rousseau rappelle fort à propos que l'autorité ne saurait s'identifier qu'avec la force des choses.

Dans *La Nouvelle Héloïse*, la relation pédagogique est également inséparable de la relation amoureuse. Marie-Laure Swiderski a raison de souligner l'ambiguïté du discours que Saint-Preux tient à Julie dans les premiers temps de leur passion : le jeune précepteur, dit-elle, « lui [parle] beaucoup de son âme angélique tout en essayant d'éveiller sa sexualité²⁵ ». Le procédé pourrait caractériser n'importe quel séducteur, mais il faut ajouter, dans le cas de Saint-Preux, que la position qu'il occupe n'est probablement pas étrangère à l'amour qu'il a fait naître : selon Joan DeJean, la première partie du roman favorise la confusion entre enseignement et séduction²⁶.

L'amant de Julie n'est toutefois pas un séducteur ordinaire. Si son érudition lui donne de l'ascendant sur la jeune fille, c'est bien malgré

22. *Idem*, p. 579.

23. Thomas M. Kavanagh, *Writing the Truth : Authority and Desire in Rousseau*, Berkeley-Los Angeles-London, University of California Press, 1987, p. XI.

24. *La Nouvelle Héloïse*, V, 3, dans *O.C.*, t. II, p. 561.

25. Marie-Laure Swiderski, « La dialectique de la condition féminine dans *La Nouvelle Héloïse* », dans *Jean-Jacques Rousseau et la société du XVIII^e siècle, Actes du Colloque organisé à l'Université McGill les 25, 26 et 27 octobre 1978*, édités par Jean Terrasse, dans *Revue de l'Université d'Ottawa*, vol. 50, n° 1, janvier-mars 1981, p. 118.

26. Joan DeJean, *Literary Fortifications : Rousseau, Laclos, Sade*, Princeton University Press, 1984, p. 122.

lui. Tel Rousseau vis-à-vis de Mme d'Houdetot, Saint-Preux adopte face à Julie le langage de la soumission; il suggère même, dans la première lettre qu'il lui adresse, que c'est elle qui l'a séduit par ses « familiarités cruelles²⁷ ». Thème connu : l'homme doit se défendre contre l'« empire des femmes » — Rousseau ne lui accorde la force que pour montrer qu'elle est inopérante!

Entre Mme d'Houdetot et lui, Jean-Jacques a érigé toutes sortes d'obstacles, ainsi le fait de devoir la garder comme « le depot d'un ami²⁸ ». Semblablement, Julie est pour Saint-Preux « le plus sacré dépôt dont jamais mortel fut honoré », non parce qu'elle appartient à un autre, mais parce que le pacte pédagogique la met à l'abri des avances sexuelles du précepteur. L'élève est l'objet d'un tabou dans la mesure où le maître s'identifie au père. Saint-Preux le dit clairement : « Je frémirois de porter la main sur tes chastes traits, plus que du plus vil inceste, et tu n'es pas dans une sûreté plus inviolable avec ton pere qu'avec ton amant²⁹ ». Loin d'utiliser son « plan d'études » pour achever de subjuguier Julie, il y voit une alternative propre à le distraire d'une passion condamnable : « Pour moi qui ne puis ni vous oublier un instant, ni penser à vous sans des transports qu'il faut vaincre, je vais m'occuper uniquement des soins que vous m'avez imposés³⁰ ».

Ce « plan d'études » est un programme de lectures dont le choix incitera la jeune fille à s'éprendre de l'idéal moral le plus élevé. Ces lectures présentent des « exemples du très bon et du très beau ». Bien qu'ils soient rares dans la vie courante, c'est à tort que l'homme vulgaire les regarde comme chimériques. Leur perfection nous arrache à la sphère commune : « L'âme s'élève, le cœur s'enflamme à la contemplation de ces divins modeles; à force de les considérer on cherche à leur devenir semblable, et l'on ne souffre plus rien de médiocre sans un dégoût mortel³¹ ».

Au lieu de tirer profit de la situation, Saint-Preux écarte de sa liste de lectures la plupart des poètes et des livres d'amour. Julie lui saura gré de cette délicatesse : selon elle, « employer la voye de l'instruction pour corrompre une femme est de toutes les séductions la plus condamnable ». Il est vrai qu'elle s'avoue conquise précisément à cause de ces

27. *La Nouvelle Héloïse*, I, 1, dans *O.C.*, t. II, p. 33.

28. *Lettre à Mme d'Houdetot*, début juillet 1757, dans *C.C.*, t. IV, n° 509, p. 226.

29. *La Nouvelle Héloïse*, I, 6, dans *O.C.*, t. II, p. 42.

30. *La Nouvelle Héloïse*, I, 12, dans *O.C.*, t. II, p. 56-57.

31. *Idem*, p. 58-59.

scrupules : « la plus dangereuse de vos séductions », confie-t-elle à Saint-Preux, « est de n'en point employer³² ». Saint-Preux a cependant tout fait pour rendre Julie inaccessible — l'effet produit par sa discrétion semble bien involontaire.

La rigueur morale du jeune précepteur ne l'a pas, dira-t-on, empêché de devenir l'amant de Julie. Mais la jeune fille n'y est pas pour rien : c'est elle qui lui donne rendez-vous dans le bosquet de Clarens; après le séjour dans le Valais, Saint-Preux sera rappelé parce que Julie ne supporte pas son absence : c'est alors que l'irréparable se produit³³.

L'irréparable? Le terme paraît mal choisi, lorsqu'on sait que l'embrassement charnel dure le temps d'un feu de paille, qu'il ne sera, en fin de compte, qu'une parenthèse dans la vie des deux amants. L'incompétence dont Jean-Jacques a fait preuve dans ses relations amoureuses prend chez Saint-Preux un caractère objectif, puisque le baron d'Étange ne le juge pas un parti acceptable pour sa fille, qu'il le considère comme un homme sans statut social, « réduit à vivre d'aumônes³⁴ ». Même si Julie proteste contre les propos insultants dont le baron accable son amant³⁵, le verdict de la société s'exprimant par la voix de son père lui semble sans appel, la jeune fille refuse l'asile que Milord Édouard lui offre, ainsi qu'à Saint-Preux, dans sa terre du duché d'York³⁶. Verdict que la nature elle-même va sanctionner (aidée, il est vrai, par la brutalité du baron d'Étange), lorsque Julie mettra au monde un enfant mort-né.

La malédiction qui pèse sur cet amour est ressentie par Saint-Preux lorsqu'il écrit dans la lettre sur le Valais : « Sans toi, Beauté fatale! je n'aurois jamais senti ce contraste insupportable de grandeur au fond de mon ame et de bassesse dans ma fortune³⁷ [...] ». Mais Saint-Preux n'est-il pas enclin, de toute façon, à dissocier l'amour et la possession charnelle? Est-ce pour cette raison qu'il rend visite aux prostituées? N'avait-il pas besoin de commettre une faute dont il dût demander l'absolution à Julie?

Dans le roman de Rousseau, la sublimation de l'amour aboutit à remplacer le rapport charnel par une relation pédagogique d'un style

32. *Idem*, I, 13, *op. cit.*, p. 62.

33. *Idem*, I, p. 27-30.

34. *Idem*, I, 62, *op. cit.*, p. 169.

35. *Idem*, I, 63, *op. cit.*, p. 174.

36. *Idem*, II, 6, *op. cit.*, p. 207-210

37. *Idem*, I, 26, *op. cit.*, p. 89.

particulier, car le maître et l'élève y échangent leurs rôles habituels. Saint-Preux le sait, il a presque tout à apprendre. Amoureux de Julie, il s'est mis à son école, et même à sa merci : « [...] je vous remets pour ma vie », lui dit-il, « l'empire de mes volontés : disposez de moi comme d'un homme qui n'est plus rien pour lui-même, et dont l'être n'a de rapport qu'à vous³⁸ ». Plus tard, Claire résumera par ces mots ce que Saint-Preux doit aux deux inséparables :

Quoique nous soyons toutes deux plus jeunes que vous, et même vos disciples, je vous regarde un peu comme le notre. En nous apprenant à penser, vous avez appris de nous à être sensible, et [...] cette éducation vaut bien l'autre; si c'est la raison qui fait l'homme, c'est le sentiment qui le conduit³⁹.

Jean-Louis Lecercle a signalé que cette inversion des rôles montre la « contradiction entre les principes de Jean-Jacques et les besoins de sa sensibilité », caractéristique d'une sexualité « immature » à « composante masochiste⁴⁰ ». Le fait est que Saint-Preux devra indirectement à Julie sa connaissance des hommes. C'est à Paris, et durant son périple autour du monde, qu'il achève de former son être moral. Or Saint-Preux a entrepris ces voyages parce qu'il était contraint de renoncer à Julie et que le mariage de celle-ci commandait son éloignement. À son retour, Claire le trouve transformé :

Je trouve [...] que l'usage du monde et l'expérience lui ont ôté ce ton dogmatique et tranchant qu'on prend dans le cabinet, qu'il est moins prompt à juger les hommes depuis qu'il en a beaucoup observé, moins pressé d'établir des propositions universelles depuis qu'il a tant vu d'exceptions, et qu'en général l'amour de la vérité l'a guéri de l'esprit de systèmes; de sorte qu'il est devenu moins brillant et plus raisonnable, et qu'on s'instruit beaucoup mieux avec lui depuis qu'il n'est plus si savant⁴¹.

Dans *La Nouvelle Héloïse*, la voix de Saint-Preux « errant, sans famille et presque sans patrie⁴² » est évidemment celle de Jean-Jacques. Celle de Wolmar aussi, mais transformée par le pouvoir de l'écriture. Chez Jean-Jacques, le savoir-faire de l'écrivain a suppléé aux carences

38. *Idem*, I, 12, *op. cit.*, p. 56.

39. *Idem*, III, 7, *op. cit.*, p. 319.

40. Jean-Louis Lecercle, « La femme selon Jean-Jacques », dans *Jean-Jacques Rousseau. Quatre études de Jean Starobinski, Jean-Louis Lecercle, Henri Coulet, Marc Eigeldinger*, Neuchâtel, à la Baconnière, 1978, p. 56-57.

41. *La Nouvelle Héloïse*, IV, 7, dans *O.C.*, t. II, p. 427.

42. *Idem*, I, 21, *op. cit.*, p. 73.

de l'homme : incapable de s'imposer aux enfants de M. de Mably, il se tire d'affaire en rédigeant un « mémoire » sur l'éducation; vis-à-vis des femmes, il ressemble à cet homme dont Rousseau a dit quelque part qu'il quittait sa maîtresse pour lui écrire dans son cabinet. Si Jean-Jacques a projeté sur Saint-Preux sa sensibilité et ses faiblesses, Wolmar est l'époux, le père qu'il aurait voulu être, et le mari de Julie possède en conséquence la plupart des qualités qui manquent à Saint-Preux. Par contraste avec ce dernier, Wolmar possède un pouvoir énorme. Ce pouvoir est celui que Rousseau attribue au mari sur la femme, au père sur ses enfants, alors qu'une sorte d'impuissance frappe l'amant et le précepteur. En bref, Wolmar est la figure de l'autorité; il est aussi le pédagogue suprême, parce que l'image du maître, de l'éducateur est inséparable de celle du père. Bien que Julie se charge d'exposer à Saint-Preux les principes de l'éducation naturelle, c'est de Wolmar qu'elle tient ses idées, elle n'est que « la servante du Jardinier⁴³ ». L'art d'utiliser au mieux les ressources et le zèle de la domesticité, de faire régner parmi les ouvriers concorde et harmonie, repose manifestement sur des principes différents. Pourtant, cet art a un élément commun avec l'éducation des enfants, c'est d'accorder une importance majeure à l'autorité. Rousseau croit, en effet, qu'économie domestique et économie politique ne sauraient avoir le même fondement :

Dans la *République* on retient les citoyens par des mœurs, des principes, de la vertu : mais comment contenir des domestiques, des mercenaires, autrement que par la contrainte et la gêne? Tout l'art du maître est de cacher cette gêne sous le voile du plaisir ou de l'intérêt, en sorte qu'ils pensent vouloir tout ce qu'on les oblige de faire⁴⁴.

La distinction entre le domaine public et le domaine privé pourrait donc se résumer par la formule : pas de société sans égalité, pas de famille sans hiérarchie. La vie à Clarens est organisée en fonction de cette différence : « La grande maxime de Madame de Wolmar est [...] de ne point favoriser les changements de condition, mais de contribuer à rendre heureux chacun dans la sienne⁴⁵ [...] ». L'objectif n'est certes pas facile à réaliser, d'aucuns même soutiendront qu'on ne saurait convaincre les domestiques de se sentir à l'aise dans la servitude. Qu'à

43. *Idem*, V, 3, *op. cit.*, p. 585.

44. *Idem*, IV, 10, *op. cit.*, p. 453.

45. *Idem*, V, 2, *op. cit.*, p. 536.

cela ne tienne : « pour les avoir il ne faut pas les chercher, il faut les faire »; tâche qui incombe tout naturellement à Wolmar, car « il n'y a qu'un homme de bien qui sache l'art d'en former d'autres⁴⁶ ».

Le métier de Saint-Preux ne l'a-t-il pas prédestiné à partager la condition des domestiques? Si l'ancien précepteur de Julie se voit confier la charge d'éduquer ses enfants (alors qu'on l'a jugé indigne d'être son mari), c'est en partie à cause de ses vertus natives, en partie parce qu'il a été « formé » par les deux cousines, enfin parce qu'il a renoncé à posséder celle qu'il aimait : la sublimation de l'amour s'accompagne d'une élévation morale qui annule les inconvénients de l'infériorité sociale tout en évitant de l'anéantir dans son principe. Le métier de précepteur cesse alors d'être une profession vile et devient réservée à l'homme que sa vertu et ses talents désignent pour les tâches les plus hautes, voire à l'homme de génie. C'est Wolmar qui l'affirme :

Il n'y a qu'un homme de génie en qui l'on puisse espérer de trouver les lumieres d'un maitre; il n'y a qu'un ami très tendre à qui son cœur puisse inspirer le zele d'un pere; et le génie n'est guere à vendre, encore moins l'attachement⁴⁷.

Frappé d'exclusion par le baron d'Étange lorsqu'il prétendait devenir son gendre, Saint-Preux entre dans la famille des Wolmar de la seule manière permise à un homme de sa condition, par le biais de la soumission filiale. « Ô mon Bienfaiteur! ô mon Pere! » s'exclame-t-il à l'adresse de Wolmar. « En me donnant à vous tout entier, je ne puis vous offrir, comme à Dieu même, que les dons que je tiens de vous⁴⁸ ».

Devenu l'élève, ou plutôt la créature de Wolmar, Saint-Preux ne songe plus à revendiquer l'égalité; la dépendance filiale supprime la compétition, la lutte pour la conquête de droits dont la possession ne confère pas nécessairement le bonheur. Consacré homme de génie, le précepteur est investi d'une mission qui transcende les différences sociales, tel l'écrivain qui contourne l'obstacle des rangs, renonce à la voie commune de l'ambition et des honneurs pour trouver sa place dans la famille des hommes, et faire entendre sa voix plus loin.

Jean Terrasse
Université McGill

46. *Idem*, IV, 10, *op. cit.*, p. 468.

47. *Idem*, IV, 14, *op. cit.*, p. 507.

48. *Idem*, V, 8, *op. cit.*, p. 611.